



HAL
open science

Intentionnalité du sujet et téléonomie de la langue dans la linguistique cognitive/énonciative

Mathieu Valette

► **To cite this version:**

Mathieu Valette. Intentionnalité du sujet et téléonomie de la langue dans la linguistique cognitive/énonciative. 2003, pp.289-301. halshs-00150155

HAL Id: halshs-00150155

<https://shs.hal.science/halshs-00150155>

Submitted on 30 May 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mathieu VALETTE
U.M.R. 7714 CNRS/Paris X – MODYCO

**INTENTIONNALITÉ DU SUJET ET
TÉLÉONOMIE DE LA LANGUE DANS LA
LINGUISTIQUE COGNITIVE / ÉNONCIATIVE**

paru dans :

Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications
Ophrys, collection « L'homme dans la langue », 2003, pp. 289-301.
(Aboubakar Ouattara, éd.)

– fac-similé –

Was innen ist, ist aussen.
Goethe

Il est un clivage entre les linguistiques cognitives nord-américaines et les linguistiques cognitives et/ou énonciatives françaises qu'on ne peut ignorer : aux États-Unis, les grammaires cognitives de la côte ouest occupent le haut du pavé et les théories européennes y sont manifestement inconnues ; tandis qu'en France, les travaux des Anglo-saxons cohabitent sans difficulté avec les théories hexagonales. Celles-ci ont pourtant leurs spécificités ; à l'iconicité des grammaires cognitives étasuniennes, les Européens opposent en particulier une formalisation topologico-dynamique fortement inspirée par la théorie des catastrophes du mathématicien R. Thom, comme en témoigne leur métalangage (attracteurs, bifurcations, gradients, etc.) et parfois l'usage qu'ils font des schémas pour figurer le dynamisme des opérations linguistiques. On songera par exemple aux travaux de P. A. Brandt, A. Culioli, J. Petitot, D. Piotrowski, B. Pottier, M. Toussaint, B. Victorri, W. Wildgen, etc.

Si elle n'est évidemment pas sans incidence sur les présupposés épistémologiques des modèles développés, la référence aux travaux de Thom est d'abord l'indice d'une communauté de pensée dont on doit pouvoir, en toute rigueur, déterminer les sources. En effet, selon nous, la plupart des théoriciens susmentionnés sont les héritiers de G. Guillaume. Comme F. Rastier, nous pensons qu'il est « l'aïeul tutélaire » de la linguistique cognitive « à la française »¹, – ce qui ne signifie évidemment pas que tous sont redevables à la psychomécanique ou au guillaumisme, mais qu'ils sont, d'une manière ou d'une autre, les légataires de son système de pensée.

¹ Rastier 1993, 172.

Nous aborderons ci-après cette parenté à partir d'une problématique étroitement corrélée au thème de ce colloque : il s'agit de la notion aristotélicienne de *τέλος* (cause finale)². En effet, que ce soit au niveau de l'énonciation ou au niveau de l'interprétation, l'acte de langage est téléologique : il résulte d'une intention, celle du locuteur, et est la conséquence d'une finalité, celle de la langue appréhendée comme système. Par ailleurs, non seulement les sciences cognitives, fondées dès leurs origines sur un programme explicite de *naturalisation de l'intentionnalité*, participent dans une large mesure de la problématique, mais c'est aussi une des visées essentielles de la théorie des catastrophes de Thom³.

1. Aspects de la problématique téléologique

1.1. Structure et thermodynamique

Le point de vue téléologique, selon lequel le monde est régi par une finalité, est de façon générale lié au vivant, et d'une manière plus abstraite, à la notion de structure à partir de laquelle la linguistique, et dans son sillage l'ensemble des sciences humaines, ont avéré leur scientificité au siècle dernier (le XX^e). Mais la téléologie, muse des biologistes, est suspectée d'occultisme, parce qu'elle suppose l'existence d'une mystérieuse conscience cosmologique. Au yeux des physiciens, voués quant à eux au déterminisme des lois immuables de la mécanique newtonienne, elle apparaît résolument antiscientifique.

C'est à partir d'une découverte faite au début du XIX^e siècle que l'épineuse question du finalisme va être investie scientifiquement. En 1824, Carnot formulait le second principe de thermodynamique qui allait quelque peu ébranler les certitudes déterministes des scientifiques du siècle suivant : il pose que tout système tend de manière irréversible vers un désordre croissant, – désordre qu'on mesure en terme d'entropie. Bien évidemment, la désorganisation croissante de l'univers ainsi établie semble *a priori* inconciliable avec les processus d'organisation observables dans la nature, de l'épigenèse d'un embryon à l'adaptation des comportements réflexes, instinctifs, et intelligents. En d'autres termes, la matière, lorsqu'elle s'organise en système, viole les lois mécaniques de la physique, parce qu'elle semble obéir à un *projet*. Très vite, la loi de Carnot va susciter l'enthousiasme des savants et des philosophes, lesquels ont l'intuition qu'en elle réside peut-être la clé du vivant ; – Bergson le premier qui la

² Cf. Aristote, *Sur la nature. Physique*, II, 3, 7 et *Métaphysique*, I, 3.

³ Cf. l'analyse liminaire de Petitot 1985, 23-91.

présentera comme « la plus métaphysique des lois de la physique, en ce qu'elle nous montre du doigt, sans symboles interposés, sans artifices de mesure, la direction où marche le monde »⁴. Il appellera de ses vœux un dépassement de l'opposition entre mécanisme et finalisme, lesquels ne sont d'après lui que « des points de vue où l'esprit humain a été conduit par le spectacle du travail de l'homme »⁵. Il sera entendu, dans les années 1940, par les cybernéticiens.

1.2. Cybernétique et théorie des catastrophes

La cybernétique va en effet considérablement renouveler le discours sur la téléologie, en tentant précisément de la neutraliser. Pour les cybernéticiens, derrière la manifestation d'une intention, il n'y a qu'un certain type d'organisation causale. Leur ambition était de la formaliser en *dé-finalisant* le concept de structure, comme le formule Petitot⁶, afin de le rendre scientifiquement opératoire. Mais d'après lui, elle s'achoppe à la dualité substance/forme en procédant à la réification de la structure sans tenir compte « des structures immatérielles en tant que formes organisées et autorégulées émergeant épigénétiquement de la structure matérielle de leurs substrats »⁷. De notre point de vue, l'accusation relève davantage d'une mésintelligence d'ordre métaphysique que d'un véritable constat d'échec, car l'objectif des cybernéticiens était aussi d'*abstraire la forme de la matière* ; mais s'ils entendaient proposer une alternative à la biologie, ils avaient la physique comme modèle scientifique, et les présupposés qui déterminent leur discipline étaient par conséquent foncièrement matérialistes. L'existence pour un cybernéticien est, comme pour un physicien, la condition de l'essence. À l'inverse, la théorie des catastrophes adopte une position *idéaliste* où la matière aspire à la forme. L'existence est alors déterminée par l'essence⁸. On comprend aisément que l'ontologie catastrophiste s'accommode difficilement de la réification physicaliste des cybernéticiens, quand bien même les projets eussent été assez semblables. L'accueil fait par les biologistes à la cybernétique et à la théorie des catastrophes témoigne d'ailleurs de ce désaccord fondamental : s'ils rejettent les propositions du mathématicien en matière d'embryogenèse, ils seront profondément influencés par les travaux des cybernéticiens, jusqu'à forger à la fin des années 1960 le terme « *téléonomie* » pour distinguer un

⁴ Cf. Bergson [1907] 1941, 244.

⁵ *Ibid.*, 100.

⁶ Petitot 1985, 28.

⁷ *Ibid.*, 29.

⁸ Cf. Thom 1974, 87.

finalisme régi par des lois mécaniques, donc scientifique, d'un *discours sur les finalités*, forcément spéculatif et antiscientifique. Le divorce d'avec le vitalisme était ainsi, espérait-on, consommé.

Dans le sillage de la cybernétique, plusieurs théories de l'auto-organisation vont voir le jour⁹. L'idée générale en est la suivante : si l'organisation du vivant émerge du chaos de la matière tel qu'il est décrit par la thermodynamique, alors, il faut l'appréhender à partir des lois de la thermodynamique, comme une propriété émergente du désordre. Par sa portée épistémologique (mais aussi pour des raisons institutionnelles), la théorie des catastrophes de René Thom est, malgré quelques dissensions adroitement médiatisées¹⁰, apparentée aux théories de l'auto-organisation. Plus précisément, il s'agit d'une *théorie mathématique de l'auto-organisation* qui se distingue des autres, non pas parce qu'elle n'est pas affiliée à la cybernétique, mais parce qu'elle est strictement formelle ; – spécificité qui concourt certainement à sa fortune linguistique.

1.3. Téléologie et linguistique

Dans la mesure où la linguistique s'est développée scientifiquement au cours de ce siècle autour de la notion de système, elle a évolué conjointement à la problématique téléologique qui lui est historiquement attachée depuis l'Antiquité. Mais le langage est à la fois une réalité mentale et un outil de communication, et au finalisme inhérent à la systématique s'ajoute le problème capital de l'intentionnalité du sujet. De ce fait, et parce que « tout est psychologique dans la langue »¹¹, la linguistique s'affranchit difficilement de la tutelle de la psychologie et en subira l'influence tout au long du XX^e siècle, oscillant généralement entre mentalisme et mécanisme. Si, jusque dans les années 1930, le mentalisme hérité des néo-grammairiens du siècle précédent fait l'objet d'un consensus, deux tendances réactives se dessinent ensuite : d'un côté le distributionnalisme nord-américain de Bloomfield, béhavioriste et donc profondément mécaniste, pour lequel l'acte de langage se résume pour ainsi dire à une activité réflexe ; de l'autre, le fonctionnalisme européen du cercle de Prague, et particulièrement celui de Jakobson, qui aurait pu retenir notre attention, car

⁹ Par exemple, la théorie de l'ordre à partir du bruit (H. Atlan 1972), la théorie des structures dissipatives (P. Glansdorff et I. Prigogine 1971).

¹⁰ Au début des années 1980, René Thom s'est violemment opposé à plusieurs théoriciens de l'auto-organisation (principalement Ilya Prigogine, Henri Atlan et Edgar Morin) en les accusant précisément de rétablir, par avatar, le finalisme. La dispute est consignée dans un recueil d'articles réunis par K. Pomian 1990.

¹¹ Saussure [1916] 1972, 21.

ce dernier a fréquenté un temps les cybernéticiens. Mais ce fut « en vain », constate Rastier¹², et Dupuy d'expliquer qu'« [il] ne fera que passer »¹³. Cette rencontre manquée mériterait sans doute quelque attention, car la linguistique énonciative s'enrichira, grâce aux fonctionnalistes, des concepts issus de la théorie de l'information (message, émetteur, récepteur, etc.), elle-même proche parente de la cybernétique ; mais elle est restée, semble-t-il, hermétique à celle-ci d'un point de vue théorique.

Ainsi, dans les années 1940, se côtoient des linguistes mentalistes (Damourette et Pichon, Tesnière) et des linguistes mécanistes, tandis que d'autres, partisans de l'éclectisme, adoptent une position médiane¹⁴. Mais à notre connaissance, il n'y a guère que Guillaume pour avoir tenté d'articuler mentalisme et mécanisme dans une théorie linguistique homogène. Certes, il fut longtemps considéré par la plupart de ses disciples comme un mentaliste convaincu, notamment parce qu'il n'a cessé de conspuer le positivisme des béhavioristes, mais c'est d'après nous un point de vue marqué historiquement qui fait l'impasse sur bon nombre de ses positions intellectuelles : la lecture que nous effectuons révèle que Guillaume tient un discours à la fois mentaliste *et* mécaniste, finaliste *et* déterministe, sans qu'il s'agisse de contradictions. Aussi, sa théorie, la psychomécanique, nous semble-t-elle bien adaptée à une réflexion sur la téléologie.

2. Esquisse d'un système téléonomique

2.1. Psychomécanique et mécanismes téléologiques

La thèse que nous allons défendre maintenant est la suivante : la psychomécanique de Guillaume est une théorie des *mécanismes téléologiques*, c'est-à-dire une théorie visant à allier mécanismes psychiques et intentionnalité de l'homme pensant et parlant. Nous employons sciemment l'oxymore « mécanismes téléologiques », – traduction de *teleological mechanisms* : c'est ainsi que les cybernéticiens qualifiaient leurs travaux avant que Wiener ne forge, en 1948, le terme *cybernetics*. Pareillement, le mot « psychomécanique », qui apparaît, sauf erreur, en 1945 dans les *Leçons*, résulte de la volonté de conjuguer deux ensembles de phénomènes apparemment contradictoires. Dès 1929, Guillaume remarquait en effet que « dans la partie formelle de la langue, où

¹² Rastier 1991, 31.

¹³ Dupuy 1994, 170.

¹⁴ On lira par exemple l'analyse de Gray 1949.

les signes se groupent en systèmes, l'explication mécanique se double *partout* d'une explication psychologique, ce qui permet de recourir à volonté soit à l'une, soit à l'autre »¹⁵. En ces quelques mots, le linguiste, qui manifestement a pris bonne note des recommandations de Bergson, annonce son programme de mécanisation de l'intentionnalité, sans encore le problématiser.

Guillaume concevait en effet le langage, non pas uniquement comme un moyen de communication, mais avant tout comme « une construction finaliste »¹⁶. La langue est selon lui « un système intérieurement organisé pour être [un] dispositif inclusif » destiné à éviter « le divorce du non-système et du système, le divorce [...] de l'ordre et du désordre »¹⁷. Mais jamais il ne renoncera pour autant à l'idéologie mécaniste, situant de la sorte sa théorie linguistique dans la plus pure tradition newtonienne, au plus haut degré de scientificité alors possible :

Le terme *psychomécanisme* [signifie] qu'une opération de pensée constructive qui s'accomplit en déclenche une autre, et ainsi de suite indéfiniment, sans que jamais la situation de liberté psychologique dès les origines et n'ayant donc pratiquement jamais existé puisse être reconquise.¹⁸

De tels propos peuvent surprendre. Ils vont à l'encontre de la réputation de « linguiste psychologue » que véhiculait Guillaume. On a pourtant pu lire sous sa plume que dans *psychomécanisme*, « la part faite au psychologique, au sens accoutumé du mot, est nulle »¹⁹. Manifestement, si la psychologie est exagérément vitaliste jusqu'en 1940 et excessivement positiviste ensuite, la psychomécanique est, de son point de vue, une alternative nécessaire. Tentons maintenant d'en saisir la dimension.

A toute fin, une utilité. Dans le cas du langage, la finalité est, selon Guillaume, le progrès de l'esprit, et conséquemment, celui de son véhicule privilégié, l'homme :

Le langage est dans l'homme pensant, dans la pensée humaine, un ouvrage par elle construit, qui lui sert – c'en est le *finalisme principal* – à reconnaître en elle-même où elle en est de sa propre construction.²⁰

On aura remarqué la correction qu'apporte Guillaume dans son énoncé :

¹⁵ Guillaume [1929] 1965, 5 ; nous soulignons.

¹⁶ Guillaume 1995, 42.

¹⁷ *Ibid.*, 159-160.

¹⁸ Guillaume 1992, 147.

¹⁹ Guillaume 1964, 203n.

²⁰ Guillaume 1995, 13 ; nous soulignons.

« dans l'homme pensant, dans la pensée humaine » – cette hésitation rhétorique est essentielle : lequel a la fonction d'épithète ? est-ce l'homme, ou est-ce la pensée ? De notre point de vue, c'est au cœur de cette indécision que réside l'originalité de la psychomécanique en tant qu'elle est une théorie énonciative (l'homme pensant) et une théorie de la cognition (la pensée humaine). C'est un des points capitaux dont la théorie des opérations énonciatives de Culioli a, nous semble-t-il, fait l'héritage²¹. Il faut concevoir le finalisme du langage comme se manifestant à la fois dans la construction téléologique qu'est la langue (dans la pensée humaine) et dans l'intentionnalité énonciative (dans l'homme pensant). Mais pour comprendre pourquoi la pensée humaine et l'homme pensant sont interchangeables, un rapide survol des présupposés phénoménologiques de la psychomécanique s'avère nécessaire.

2.2. Petite leçon de phénoménologie guillaumienne

2.2.1. *L'homme et l'univers*. L'opposition entre l'univers physique et l'univers mental qu'est la langue revêt une importance considérable dans la théorie de l'esprit de Guillaume. C'est, nous dit-il, de « l'affrontement », de la « collision »²² de ces deux univers que dépend l'autonomie de l'homme. Par autonomie de l'homme, on comprendra autonomie du système cognitif : il arrive en effet à Guillaume d'employer le mot *homme* de façon métonymique pour signifier l'*univers* qui est en l'homme, c'est-à-dire la langue – c'est à cela que renvoie l'indétermination entre homme pensant et pensée humaine dont il était question ci-dessus. Curieusement, si Guillaume parle de collision et d'affrontement des deux univers, l'antagonisme du *κόσμος* et du *λόγος* est parfois appréhendé comme une relation complexe d'interdépendance et d'enchevêtrement. En effet, on peut lire sous la plume de Guillaume :

De l'homme à l'univers, le rapport en cause est celui d'une appartenance dont les formes extrêmes, théorétiques, seraient : (a) appartenance entière de l'homme à l'univers, et corrélativement, appartenance nulle de l'univers à l'homme [...]; (b) appartenance entière de l'univers à l'homme, et corrélativement, appartenance nulle de l'homme à l'univers.²³

²¹ Cf. Culioli 1990/1999.

²² Guillaume 1995, 54.

²³ Guillaume [1954] à paraître.

Dans cette formulation, il n'est plus question de collision, mais au contraire d'appartenance réciproque, d'interpénétration ; pour employer un vocabulaire issu des théories de l'auto-organisation, on pourrait parler du couplage d'un système (la langue) avec un environnement (l'univers). Edgar Morin, principal promoteur de ce paradigme dans les sciences sociales, tient des propos très similaires, où il est question d'une « indissoluble conjonction [du sujet et du monde], en vertu d'une boucle récursive dont les diverses instances sont nécessaires à la constitution les unes des autres »²⁴.

2.2.2. *L'homme et son semblable*. Au rapport de l'homme et de l'univers, Guillaume oppose celui, social, de l'homme avec l'homme, c'est-à-dire l'énonciation. La question triviale que nous sommes en droit de poser est la suivante : de quoi les hommes parlent-ils ? La réponse de Guillaume étonne à la première lecture :

C'est [du rapport univers/homme], substrat de tous les autres, y compris le rapport social direct, que les hommes peuvent s'entretenir. Ils n'en peuvent sortir. Il n'est pas entre eux, le fond des choses atteint, d'autre sujet possible d'entretien.²⁵

Évidemment, tous nos échanges, loin s'en faut, n'ont pas pour sujet notre rapport à l'univers ; – à moins de comprendre *univers* dans un sens extrêmement large idéalement et plutôt étroit physiquement, dans ce cas, la proposition prend une tout autre dimension. En effet, si la langue et l'univers physique sont isomorphes, le discours concrétisé dans la relation homme/homme n'a pas pour objet l'univers, mais la construction, le façonnage de l'univers idéal qu'est la langue. Autrement dit, *le projet de la communication n'est pas l'information mais la construction du monde des signes*, et son incessante reconstruction. On conçoit alors qu'intentionnalité énonciative et téléonomie de la langue puissent se confondre, puisqu'il s'agit d'une même finalité.

Guillaume pose que « la construction du discours procède, en tout état de cause, d'une intention d'agir, par la parole, sur autrui » et qu'inversement « la construction de la langue ne procède [...] d'aucune intention, momentanément saisissable, d'agir sur autrui »²⁶. Soyons attentifs à la circularité sous-jacente : d'une part, la construction de la langue est déterminée par l'énonciation ; d'autre part, plus le système de la langue est optimisé pour faciliter l'énonciation, plus la portée pragmatique du discours

²⁴ Morin 1986, 210.

²⁵ Guillaume 1973, 266.

²⁶ Guillaume 1989, 79.

est efficace, et par conséquent, plus l'optimisation du système est aisée²⁷. En d'autres termes, en excluant l'intention du champ de la langue, Guillaume la réintroduit au titre d'une performativité généralisée, puisque la visée pragmatique du discours participe, au final, à la reconstruction de l'univers idéal. S'il apparaît positivement comme un phénomène d'extériorisation de la langue, le discours est en réalité la conséquence et la condition d'une intériorisation dans la pensée. Comme nous allons le voir dans le paragraphe suivant, cette idée de retour de la langue sur elle-même est cruciale lorsqu'on envisage cette dernière dans une perspective cognitive.

2.3. La psychomécanique comme théorie de l'auto-organisation

Les linguistiques de l'énonciation ont quelque peu mis à mal la dichotomie langue/parole de Saussure, qui, il est vrai, l'envisageait de façon programmatique. Il est probable que sa critique par Guillaume, relayé par Benveniste, ait participé à l'émergence des théories de l'énonciation. Et surtout, la refonte à laquelle il procéda concourt selon nous dans une large mesure à la portée cognitive des théories susdites. En nous inspirant de la théorie de l'auto-organisation de Francisco Varela, nous allons maintenant tenter d'*automatiser* la théorie des mécanismes téléologiques qu'est la psychomécanique.

On peut imaginer, dans un premier temps, la relation langue/discours, versant énonciatif de la psychomécanique (homme pensant) sous une forme de bouclage. Il s'agit du processus actif de construction réciproque que nous avons décrit au paragraphe précédent : la réflexion de la langue détermine l'activité linguistique et non l'inverse et, par conséquent, l'intentionnalité du locuteur se confond avec celle du système de la langue.

La relation langue/pensée, versant cognitif de la psychomécanique (pensée humaine) est énoncée par Guillaume en termes de « théorisation naturelle » que la pensée effectue sur elle-même, et dont la langue est la résultante²⁸. Réflexive, cette relation s'apparente, selon nous, à un système opérationnellement clos. La *clôture opérationnelle* est un concept que nous empruntons à la théorie de l'auto-organisation par fermeture de Maturana et Varela²⁹. Dire d'un système qu'il est opérationnellement clos signifie qu'il est ouvert sur le monde extérieur, mais que toutes ses opérations se déroulent en circuit fermé et dépendent les unes des autres. En termes

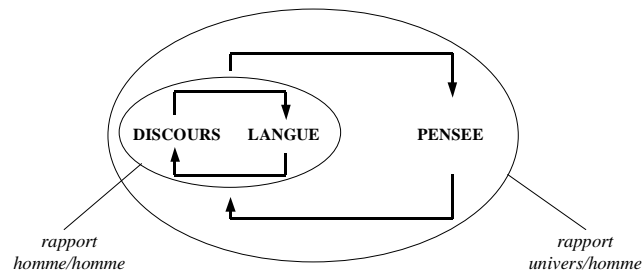
²⁷ Cf. Tollis 1998 pour une analyse détaillée.

²⁸ Guillaume 1973, 83. Pour un développement, on pourra éventuellement consulter Valette 2001.

²⁹ Cf. Varela 1979.

linguistiques, on peut dire que le système cognitif est ouvert sur le monde via le discours, et que les opérations de construction de la langue et de la pensée s'effectuent en circuit fermé. Ainsi, des concepts guillaumiens comme la *turbulence mentale*, le *songe continu de la pensée humaine*³⁰, le *rêve* ou l'*imagination constructive*³¹ peuvent être assimilés à autant de manifestations de la clôture opérationnelle.

Récapitulons : d'un côté nous avons un sous-système langue/discours, de l'autre, un système opérationnellement clos langue/pensée. Reste à savoir comment s'articulent les deux systèmes, en gardant à l'esprit l'unicité téléonomique défendue. On a parfois reproché à Guillaume de négliger, voire de se défier de l'intersubjectivité au bénéfice de la dialectique de l'homme et de l'univers. Au sein du guillaumisme, beaucoup ont œuvré pour réhabiliter la relation à l'Autre³² ; – réhabilitation qui relève en fait d'une révélation : ce que la structure de la langue doit au rapport homme/homme *s'intègre* au rapport univers/homme³³. On figurera cette proposition de la façon suivante :



Couplage des systèmes langue/discours et langue/pensée

On obtient ainsi une architecture complexe : le sous-système langue/discours (rapport homme/homme) est inclus dans le système langue/pensée (rapport homme/univers). Dans la terminologie auto-organisationnelle, on dira qu'on a affaire respectivement à *un couplage par input* et à un *couplage par clôture*. Au cœur du système est construit le langage, structure téléonomique sur laquelle s'adosent à la fois l'activité énonciative de l'*homo loquens* et l'activité cognitive de l'*homo sapiens*.

³⁰ Guillaume 1973, 242, 118.

³¹ Guillaume 1995, 165-175.

³² Cf. notamment André Joly 1987.

³³ C'est ce qu'exprime, en substance, Guillaume 1973, 267.

3. Ouverture

Parmi les hypothèses autour desquelles les grammaires cognitives se sont fédérées ces vingt dernières années, celle posant la non autonomie du langage par rapport à la pensée semble capitale³⁴, mais on oublie peut-être trop souvent les conditions dans lesquelles elle a été énoncée : il s'agissait primitivement de se démarquer des théories modularistes de Fodor et Chomsky. Les grammaires cognitives sont arrivées à un degré de maturité suffisant pour que l'on reconnaisse que ce postulat relevait peut-être exagérément de la pétition de principe. Celle-ci était sans doute nécessaire au début des années 1980, mais à trop espérer une adéquation démonstrative entre les faits de langue et les mécanismes cognitifs, on risque d'occulter l'incroyable *complexité* du langage humain. Il est pourtant crucial de la considérer avec toute l'attention qu'elle mérite, et de réévaluer la proposition liminaire de Langacker pour en déterminer les limites méthodologiques.

En tant ici de mettre en évidence l'originalité des vues de Guillaume quant à l'intentionnalité – réalité psychologique située au carrefour de la cognition et de l'énonciation –, nous souhaitons souligner la pertinence cognitive de propositions contemporaines de la cybernétique, qui ont certainement imprégné durablement nombre de linguistes francophones. Placer l'homme et sa relation au monde au cœur de la dialectique langue/pensée, c'est l'apport salutaire de la linguistique cognitive et énonciative de langue française.

Bibliographie

- ATLAN, Henri, 1972, *L'organisation biologique et la théorie de l'information*, Paris, Hermann.
- BERGSON, Henri, 1907, *L'évolution créatrice*, Félix Alcan, Paris [rééd. P.U.F, 1941].
- BRANDT, Per Aage, 1993, « La charpente modale du temps. Une analyse discursive et dynamique », *Temps et discours*, H. Parret, éd., Presses Universitaires de Louvain, 109-131.
- CULIOLI, Antoine, 1990/1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, 3 tomes, Paris/Gap, Ophrys.
- DUPUY, Jean-Pierre, 1994, *Aux origines des sciences cognitives*, Paris, La découverte.

³⁴ « Language is an integral part of human cognition » (Langacker 1987, 12).

- GLANSDORFF, Paul, Ilya PRIGOGINE, 1971, *Structure, stabilité et fluctuations*, Paris, Masson.
- GRAY, Louis H., 1949, « Mécanisme et mentalisme en langage », *Acta Linguistica*, V, 2, pp. 65-72.
- GUILLAUME, Guillaume, 1929, *Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, H. Champion [rééd. 1965].
- GUILLAUME, Guillaume, 1964, *Langage et science du langage*, Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Nizet.
- GUILLAUME, Guillaume, 1973, *Principes de linguistique théorique*, Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Klincksieck.
- GUILLAUME, Guillaume, 1989, *Leçons de linguistique*, vol. 9, 1946-1947, série C : *Grammaire particulière et grammaire générale (II)*, Québec, Presses de l'Université Laval / Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME, Guillaume, 1992, *Leçons de linguistique*, vol. 11, 1944-1945, série A : *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (III) et série B : Sémantèmes, morphèmes et systèmes*, Québec, Presses de l'Université Laval / Lille, Presses Universitaires de Lille.
- GUILLAUME, Guillaume, 1995, *Leçons de linguistique*, vol. 13, 1958-1959 et 1959-60, Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Klincksieck.
- GUILLAUME, Guillaume, 1954, *Prolégomènes à la linguistique structurale*, Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Klincksieck, à paraître.
- JOLY, André, 1987, *Essais de systématique énonciative*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- LANGACKER, Ronald W., 1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1, *Theoretical Prerequisites*, Stanford (Calif.), Stanford University Press.
- MORIN, Edgar, 1986, *La méthode*, vol. 3., *La connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil.
- PETITOT, Jean, 1985, *Morphogenèse du sens*, vol. 1, *Pour un schématisme de la structure*, Paris, P.U.F.
- PIOTROWSKI, David, 1997, *Dynamique et structure en langue*, Paris, CNRS Éditions.
- POMIAN, Krysztof (éd.), 1990, *La querelle du déterminisme*, Paris, Gallimard.
- POTTIER, Bernard, 2000, *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Louvain/Paris, Peeters.
- RASTIER, François, 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, P.U.F.
- RASTIER, François, 1993, « La sémantique cognitive : éléments d'histoire et d'épistémologie », *HEL*, XV, 1, pp. 153-187.

- SAUSSURE, Ferdinand de, 1916, *Cours de linguistique générale*, cité d'après l'édition critique de Tullio de Mauro, Paris, Payot [1972].
- THOM, René, 1974, *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Paris, Christian Bourgois.
- TOLLIS, Francis, 1998, « Le pragmatisme et l'hypo-pragmatisme du langage selon Gustave Guillaume », *HEL*, XX, 1, pp. 133-146.
- TOUSSAINT, Maurice, 1983, « Du temps et de l'énonciation », *Langages*, 70, 107-126.
- VALETTE, Mathieu, 2001, *Les linguistiques énonciatives et cognitives française. De Gustave Guillaume à Bernard Pottier, Maurice Toussaint et Antoine Culioli*, Thèse de doctorat, Université Paris X-Nanterre, publication en préparation.
- VARELA, Francisco J., 1979, *Principles of biological autonomy*, New-York : Elsevier North-Holland ; trad. fr. 1989, *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*, Paris, Seuil.
- VICTORRI, Bernard et Catherine FUCHS, 1996, *La polysémie. Construction dynamique du sens*, Paris, Hermès.
- WIENER, Norbert, 1948, *Cybernetics, or Control and Communication in the Animal and the Machine*, Paris, Hermann & Cie / Cambridge (Mass.), The technology Press / New-York, John Wiley & Sons. Inc.
- WILDGEN, Wolfgang, 1999, *De la grammaire au discours. Une approche morphodynamique*, Berne, Lang.